



Le parcours du combattant d'une jeune fille d'origine rurale à l'université : entretien avec Siham

Propos recueillis par Zhou Bouzidi
Contact : zhour_bouzidi@yahoo.fr

Pouvez-vous vous présenter ?

Mon nom est Siham¹, j'ai 21 ans et je suis étudiante en troisième année à la faculté des lettres et sciences humaines de Meknès, filière langue Arabe. Je suis originaire d'un douar situé à 15 km de la ville de Midelt. Nous sommes une famille de 9 personnes, constituée de mes parents, de 2 tantes de mon père et de 5 enfants : ma sœur (17 ans), mon frère (12 ans), une autre sœur (8 ans) et la cadette (2 ans). Pour des raisons de santé, ma sœur de 17 ans a arrêté ses études à la sixième année primaire, mon frère est en sixième année primaire, celle de 8 ans est en 1ère année primaire.

¹ Nous avons préféré conserver l'anonymat pour ce témoignage.

Mon père (60 ans) était un ouvrier journalier dans la maçonnerie, il partait travailler dans différentes villes, telles que Tanger, Ifrane ou Tetouan. Depuis 9 ans, son état de santé s'est dégradé et il a commencé à travailler au village comme muezzin. Ma mère (40 ans), travaille comme ouvrière agricole dans les fermes de la région de Midelt.

Comment avez-vous vécu la période de scolarisation ?

J'ai été scolarisée dans mon village pendant les six premières années de l'école primaire. La qualité de la formation était médiocre et les instituteurs s'absentaient ou sortaient de la salle en nous laissant avec de longs textes à lire à tour de rôle. Ma mère, qui est analphabète, voulait absolument que j'aille à l'école et que je poursuive mes études. En revanche, mon père, qui a un niveau d'étude primaire, n'était pas motivé

au départ pour que je poursuive mes études, car peu de filles étaient autorisées à aller à l'école dans notre douar. Cependant, quand mon père a vu que j'aimais bien les études et que j'étais la première de ma classe, il a commencé à m'encourager et à m'aider à préparer mes devoirs.

Du fait de l'absence de collège dans mon village, pour continuer mes études je devais obtenir l'autorisation des parents pour me déplacer jusqu'à la ville de Midelt, située à 15 km de notre douar. J'étais classée première et j'avais donc le droit à l'internat à Midelt mais, à ma surprise, la place d'internat a été affectée à une autre fille de mon école qui était classée cinquième mais dont le dossier a obtenu la priorité grâce à l'appui des gens de sa famille en ville. Mon père n'avait pas les moyens de financer mes études et de me louer une chambre en ville car son revenu ne suffisait même pas pour subvenir aux besoins essentiels de la famille. De plus, des membres de la famille et les gens du village disaient à mon père que ce n'était pas la peine de m'autoriser de continuer mes études car cela ne servait à rien et que, de toutes les façons, le sort des filles du village est de se marier très jeunes. Mon père a donc refusé que j'aille à Midelt et je n'ai pas insisté car j'étais consciente qu'il ne pouvait pas m'acheter les livres.

De plus, une jeune fille du village qui est allée en ville pour le collège a été violée. Cet événement est resté gravé dans la mémoire des villageois : pour eux, toute fille qui sortirait du village risquerait de souiller l'honneur de sa famille. Enfin, comme toutes les filles du village, je ne pouvais pas même parler ouvertement à mon père et encore moins négocier avec lui pour que je quitte le village afin de continuer mes études. L'autorité du père était infranchissable pour toutes les filles du douar. Ma mère, qui voulait absolument que je continue, a contacté des gens de la famille de mon père à Midelt pour leur proposer de m'héberger pendant la période

du collège. Suite à leur accord, mon père a fini par accepter. Aujourd'hui je dois dire que si j'ai continué mes études, c'est grâce au soutien de ma mère. Elle n'est jamais allée à l'école mais elle était très consciente de l'importance de la scolarisation.

Parlez-nous de cette période d'étude à Midelt

Ma mère m'a installée chez cette famille pour rejoindre le collège. Je n'étais pas du tout à l'aise chez cette famille qui me traitait comme une bonne : je devais faire le ménage, la lessive, la vaisselle. Ils m'interdisaient de revenir au village pendant les week-ends pour que je ne raconte pas à mes parents la souffrance que je subissais. Je disais à ma mère quand elle me rendait visite que je voulais abandonner le collège alors qu'en réalité je ne pouvais plus supporter de vivre chez ces gens-là. Je suis restée chez eux pendant un semestre et malgré ces conditions, j'ai obtenu de bonnes notes. Quand j'ai mis ma mère au courant de cette situation, elle a contacté une professeure au lycée de la famille de mon père, qui après avoir vu que j'avais de bonnes notes, nous a appuyés à formuler une demande pour obtenir une place dans l'internat. J'ai ainsi eu accès à l'internat dès le deuxième semestre.

À l'internat, nous étions pratiquement toutes des filles issues de zones rurales. Nous vivions dans les dortoirs et nous étions séparés des lycéennes qui avaient leurs propres dortoirs. Ces dernières criaient la nuit pour nous intimider en nous faisant croire que l'internat est habité par des esprits. Certaines collégiennes ont quitté l'internat et les études par intimidation et peur. Personnellement, ce que je n'aimais pas à l'internat, c'était la nourriture qui était très mauvaise mais je n'avais pas le choix, j'étais obligée de manger pour survivre. Mon père me donnait seulement 10 dh pour payer le transport aller/ retour, parfois il me donnait 5dh

d'argent de poche mais pas plus. Je ne sortais quasiment pas de l'internat sauf pour aller au collège ou aller dans ma famille le weekend. Plus je grandissais, plus j'avais envie d'acheter des vêtements, de me procurer des livres et de manger autre chose que le menu de l'internat.

Dès que j'ai fini les trois ans du collège, j'ai pris la décision de commencer à travailler dans les exploitations agricoles comme ouvrière journalière pendant l'été. Mon père n'avait même pas les moyens pour m'acheter les livres, j'étais obligée comme beaucoup de jeunes filles de mon village d'aller travailler, pendant les vacances. Je le voyais peiner pour nourrir la famille, je voyais ma mère sortir travailler aussi dans les fermes et les besoins de mes frères et sœurs s'accroître. Il était temps que j'aie travailler même si mon père était un peu réticent au départ mais la pauvreté l'a amené à admettre la situation.

Comment se passait le travail en exploitation agricole ?

Je me rappelle très bien de mon premier jour de travail. C'était le mois de Ramadan et j'étais à jeun. Un pick-up est arrivé très tôt au village pour chercher des ouvrières. Le travail était très pénible sous le soleil alors que j'avais à peine 15 ans. On avait seulement une heure de pause pour manger. On partait entre 5h et 6h du matin et on revenait entre 17h et 18h. Le chef d'ouvrier me grondait car je ne maîtrisais pas la technique de cueillette des pommes mais les filles de mon village m'ont appris comment travailler. Au retour de la ferme, un orage très fort est survenu et une crue violente a eu lieu dans l'oued que nous devions traverser à pied pour rejoindre la voiture garée sur l'autre bord de l'oued et qui devait nous transporter au village. Nous étions donc bloquées pendant

plusieurs heures en attendant que la pluie se calme et que nous puissions traverser sans risque. L'heure de la rupture du jeun était passée et nous étions encore bloquées, nous nous sommes tenus les mains et nous avons formé une file pour traverser après l'arrêt de la pluie. J'ai eu très peur et ce jour reste inoubliable pour moi.

Sur l'exploitation, les filles étaient souvent victimes d'harcèlement sexuel par les ouvriers et par le chef d'ouvriers. Certaines parmi elles finissaient par céder car le travail était pour elles comme une opportunité pour s'évader et se libérer de la pression familiale et du contrôle social au sein du village. J'étais moi-même victime de harcèlement par le chef d'ouvriers qui, face à ma résistance, me demandait de partir ou me privait de journées de travail pour me sanctionner. Les filles de mon village l'ont supplié pour me laisser travailler, en lui expliquant que j'étais très jeune et que ma famille très pauvre avait besoin de mon revenu.

Je travaillais surtout pendant les vacances d'été dans la cueillette des pommes à 80dh/jour, et quand je voulais augmenter mon salaire journalier, je travaillais dans le ramassage des caisses de pommes, entre 100 dh et 120dh/ jour. J'ai commencé le ramassage des caisses depuis deux ans malgré ma silhouette mince (sourire). Au départ, je donnais la totalité de l'argent reçu de mon travail à ma mère qui aidait mon père dans les dépenses domestiques. Elle se chargeait aussi de payer les frais de soin et des médicaments en cas de maladie d'un des membres de la famille et de répondre autant que possible aux besoins croissants de mes frères et sœurs. Ma sœur (17 ans) qui a dû arrêter ses études en sixième année primaire pour des raisons de santé, a commencé comme ouvrière agricole depuis une année.

Comment s'est passée la période au lycée ?

Au début de la période du lycée, j'ai changé d'internat. On m'a mise dans un internat consacré aux lycéennes. Ma mère me donnait jusqu'à 50 DH d'argent de poche par semaine, à partir de que j'avais gagné de mon travail agricole. J'utilisais cet argent pour manger autre chose que le menu infect de l'internat. Elle m'achetait aussi les livres scolaires et des vêtements quand c'était nécessaire (par exemple, un manteau pendant l'hiver ou des chaussures). En 2012, j'ai eu mon bac. Les villageois sous-estimaient mes capacités et ne croyaient pas en ma réussite, ils se disaient « comment cette fille a pu avoir son bac ? ». Certains disaient si cette fille a pu obtenir son bac, c'est qu'elle était finalement sérieuse et qu'elle n'est pas allée en ville que pour « trainer ». Le baccalauréat a été un cap difficile à franchir même pour les garçons. Certains villageois me qualifiaient de folle car je suis issue d'une des familles les plus démunies du village et mon père n'avait ni terre, ni moyens suffisants pour répondre aux besoins de toute la famille et encore moins pour permettre à ses enfants d'aller à l'école.

Qu'avez-vous fait après l'obtention du bac ?

Après l'obtention de mon bac en 2012/2013, ma famille a été très fière de moi et à partir de ce moment-là j'ai senti le respect de la famille et des villageois. J'étais la deuxième fille du village à obtenir le bac et à vouloir faire des études supérieures. Mon rêve était de faire du cinéma et du théâtre car pendant le lycée et le collège, je participais à toutes les activités artistiques organisées au lycée et au collège. J'ai envoyé mon dossier à un institut spécialisé dans les métiers du cinéma à Ouarzazate et mon dossier a été admis. Mon père refusait l'idée que je devienne une

actrice qui passerait à la télé alors que nous vivions dans une famille et un village très conservateurs. Je l'ai convaincu en lui disant que je serais plutôt réalisatrice et qu'il ne verrait jamais ma figure à la télé. Mon dossier a été sélectionné mais, face au manque de moyens pour financer les études et pour payer les frais de transport jusqu'au Ouarzazate, j'ai laissé tomber ce rêve.

J'ai ensuite déposé mon dossier à la faculté de droit à Meknès où j'ai passé un peu de temps avant de transférer mon dossier à la faculté des lettres et des sciences humaines, filière langue arabe. Si j'ai pu intégrer l'université, c'est grâce à l'obtention d'une bourse de 1900 DH tous les 3 mois et du droit de loger dans la cité universitaire. Si je n'avais pas été admise à la cité universitaire, je n'aurais pas pu louer une chambre à Meknès et assister régulièrement aux cours. A la cité, je n'ai pas eu de difficultés pour m'adapter car j'étais habituée aux internats pendant le lycée et le collège. J'ai rencontré des étudiantes qui étaient avec moi au lycée à Midelt et j'ai fait la connaissance d'autres qui sont issues d'autres régions. Les conditions à la cité universitaire ne sont pas très favorables et le bruit qui y règne jour et nuit ne nous aide pas à travailler et à préparer les examens.

Certaines filles, d'origine rurale surtout, ont recours à la prostitution pour subvenir à leurs besoins et pour s'acheter des vêtements. Ce phénomène s'explique à mon avis par la pauvreté des familles qui sont incapables de financer les études de leurs filles qui, en contact avec la ville et avec d'autres étudiantes, veulent se procurer des vêtements, du maquillage, etc. Le pire est que la réputation des cités universitaires devient très mauvaise et généralisée à toutes les étudiantes qui habitent à la cité. Pourtant, beaucoup de filles travaillent pour subvenir à leur besoin soit en ville, soit comme ouvrière agricole, comme c'est mon cas.

L'été, je commence le travail dès mon retour au village. Je travaille entre un mois et 2 mois. La somme gagnée est variable et peut atteindre 3000 DH. Je ne peux pas gagner plus car cela m'arrive de tomber malade, j'ai de l'anémie et des problèmes gastriques. Généralement, je donne la moitié à ma mère et je garde la moitié pour vivre, pour aller chez le médecin en cas de besoin et pour vivre au début de l'année scolaire, en attendant de recevoir la bourse qui arrive souvent tard. Mais en cas de besoin, ma mère garde la plus grande part de ce revenu. La bourse est suffisante juste pour les besoins essentiels mais en cas de maladie, la consultation et les médicaments coûtent trop chers et nous n'avons pas de couverture sociale, donc je suis obligée de travailler pour avoir un peu d'argent pour gérer ce genre de situations.

Que comptes-tu faire après l'obtention de ton licence ?

Après l'obtention de mon licence, je compte continuer mes études, faire un master et pourquoi pas une thèse. Mon seul souci est les contraintes matérielles, mais je me fiche de ce que disent les villageois et qui me disent tout le temps qu'il faut arrêter les études et se marier car les filles au village se marient généralement entre 15 et 18 ans. De mon point de vue, ce n'est pas un mariage, ce sont généralement des familles qui cherchent des petites bonnes pour faire le ménage et la corvée de l'eau pour toute la famille élargie. La première et la seule fille qui a obtenu sa licence avant moi a fini par se marier et les habitants du village s'amuse à me dire que le diplôme ne me servira à rien et que je dois me marier.

Quelles sont les obstacles auxquels font face les jeunes filles en milieu rural ?

Le premier obstacle à mon avis et l'incompréhension des parents et surtout du père. Les pères sont souvent autoritaires, sous-estiment leurs filles et leurs besoins. Ils voient en elles une force de travail à l'intérieur et à l'extérieur de la maison et ils sont très peu attentifs que ce sont des êtres humains qui ont des besoins de confort et de réalisation de soi. Les filles sont enfermées dans les maisons et elles n'ont pas le droit de sortir avec leurs amies et de discuter en dehors de la maison et du contrôle familial. De plus, il n'y a pas d'endroits pour exercer des activités de loisirs ou apprendre des métiers pour obtenir un revenu en dehors du travail domestique. Les pères refusent la scolarisation des filles. Leur chemin est tracé : quand elles ont accès à l'école, elles ne peuvent pas dépasser l'école primaire située dans le village. Ensuite, elles doivent rester à la maison pour faire le ménage en attendant de se marier.

Quand je reviens au village, j'essaie de convaincre les petites filles d'aller à l'école et au collège mais c'est difficile, face à la pression des familles. Je connais une voisine en 5ème primaire, qui est très douée. J'ai beau parler avec sa maman pour qu'elle demande à son mari de laisser leur fille aller au collège, en vain. Cette maman m'a dit qu'elle n'ose pas discuter de ce sujet ni avec son mari ni avec sa belle-mère (la grand-mère paternelle), car ils refusent catégoriquement que leur fille franchisse le cadre du village avant de se marier.

La scolarisation reste un problème parfois même pour les garçons en milieu rural. J'ai discuté une fois avec un villageois au sujet de la scolarisation de son fils, il m'a dit qu'il préfère avoir son fils sous son contrôle que de l'envoyer en ville pour apprendre à fumer, à mentir et à

voler...La fille, quant à elle, risque selon les villageois le pire : être violée et souiller l'honneur de sa famille. Certaines filles ont parfois le courage de négocier avec leurs parents et arrivent à les convaincre d'aller à l'école. J'ai remarqué aussi que les filles dont le père est décédé ou qui ont des frères instruits ont plus de chance d'aller à l'école.

En plus de l'autorité familiale, il y a d'autres obstacles comme la précarité des familles qui sont obligées de mobiliser les enfants pour travailler au lieu d'aller à l'école. Les livres et les fournitures scolaires ne sont pas accessibles pour beaucoup de familles pauvres. L'absence de transport scolaire et de collège dans les villages rend la scolarisation des enfants, notamment des filles, très contraignante.

Quelles solutions proposez-vous pour l'amélioration des conditions de la scolarisation des jeunes filles en milieu rural ?

Je pense qu'il serait bien d'organiser des séances de sensibilisation et de conscientisation des parents sur l'importance de la scolarisation des filles. Il y a eu un programme de l'État depuis plus de 2 ans pour appuyer la scolarisation des enfants en milieu rural. L'appui consiste à distribuer des livres et des fournitures scolaires pour les enfants et à leur donner une petite bourse allant de 150 à 300 DH tous les 3 mois pour les élèves du primaire, en fonction de leur niveau. Ce programme a encouragé visiblement la scolarisation des enfants, notamment les garçons, mais le taux de scolarisation des filles reste modeste et même quand ces filles vont à l'école, elles n'atteindront que rarement le collège situé en la ville.

Je pense aussi que le transport scolaire pourrait améliorer la scolarisation des jeunes filles car pour certains parents, il est primordial que leurs filles

passent la nuit dans leurs maisons. Enfin, l'internat est pour moi un monde difficile à vivre mais c'est grâce à cet espace que j'ai appris à être autonome et que je suis arrivée à poursuivre mes études. Donc je pense que l'amélioration des conditions d'accueil et de vie à l'internat pourrait rendre ces internats plus attractifs pour les enfants issus du monde rural.